Née à Bruxelles en juin 1964, Julie Guerlan a effectué des études de scénariste de cinéma à l'INSAS (Institut National des Arts du Spectacle). Elle a publié en septembre 2005 un roman, *Première Communion* (éd. du Grand Miroir), lequel a obtenu le Prix Laurent de Graeve.

© d.r.

Du même auteur:

Première communion, roman, Grand Miroir, 2005

LA PREMIÈRE
ladeux
La Libre BELGIQUE

Première communion

Julie Guerlan

CULTURE
LETTRES ET LIVRE

Première communion

Julie Guerlan

« Première Communion » fut d'abord cette nouvelle qui obtint, il y a quelques années, le Prix de la Communauté Française et celui de la RTBF, dans le cadre du concours de nouvelles de la Fureur de lire. C'est l'accueil réservé par le jury et le public qui a encouragé Julie Guerlan à développer les thèmes déjà présents à l'état de germes dans ce texte, pour les traiter cette fois sur le mode du roman. Celui-ci a été remarqué par Réjane Peigny, éditrice, qui l'a publiée en septembre 2005 au « Grand Miroir ».

1. Il a une longue robe mauve avec un petit chapeau rond comique. Il a des mains infiniment douces et des gants blancs comme de la neige. Mais il n'a pas de visage. Pas de bouche, pas de cheveux et pas d'oreilles.

Pourtant, quand je monte sur ses genoux, il me parle, de sa voix grave et rassurante. Il me voit parfaitement et il m'entend très bien. Il devrait me faire peur, mais rien ne m'effraie dans ce vide serein entre le col de sa robe et le chapeau violet.

Il connaît tout sur moi, et aussi sur papa et maman.

Il sait que papa trompe maman, et que le chat Gaston n'aura jamais de petits, parce que c'est un mâle.

Quand il parle il me dit tout.

Et, quand il a fini de parler, il ajoute toujours, tout à la fin :

– Tu n'oublieras rien.

Quand je me réveille, c'est le matin clair dans ma chambre. Il me conduit toujours jusqu'au matin clair. Jamais il ne m'a laissée au milieu de la nuit pleine de loups.

Pourtant, chaque fois que je me réveille, j'ai oublié tout ce qu'il a dit. Ses paroles restent nichées comme des fruits de mer dans un coin sombre de ma tête, fermées comme des coquillages entre mes deux oreilles.

C'est mon cœur qui bondit tout seul dans ma poitrine encore somnolente, mon cœur qui fait le poirier, la culbute, le double saut périlleux. Et mon cœur fou de joie claironne à tue-tête et en grand secret mon bonheur inouï : j'ai rêvé de Dieu.

2. Dans ma famille, on ne croit pas en Dieu. Quand je parle de Dieu, la grand-mère montre ses mains. La grand-mère est concierge dans un immeuble de riches. Ses mains sont déformées par le rhumatisme et brûlées par l'eau de Javel.

Pour mon vrai Père dans le ciel, je ramasse tout ce qu'il y a de plus beau sur la Terre : des cailloux lisses, des tickets de cantine roses, et aussi des trèfles.

Pour Lui je fais des dessins, j'invente des chansons, je collectionne les billes en plastique des cartouches d'encre vides. Pour lui je garde une multitude de billes transparentes entassées comme un trésor dans un pot de yaourt.

Un jour, je me suis dessinée, sur un tout petit papier.

Je me suis dessinée avec un chignon, habillée de ma plus belle robe, la rouge, celle qui a un plastron à carreaux noirs et blancs.

J'ai aussi dessiné mon grain de beauté sur le front, mes bras trop maigres et la cicatrice sur mon menton qui me rappelle toujours que je ne dois pas faire la sotte en grimpant sur des piles de chaises.

J'ai caché mon dessin dans ma farde en attendant qu'on aille chez l'oncle Robert.

5.

L'oncle Robert est le mari de la sœur de grand-mère, et il a un café qui s'appelle « Le Colombophile », ce qui n'a rien à voir avec les colombes.

C'est à cause des pigeons.

Dans le café, les ouvriers de l'usine Volkswagen viennent boire de la bière en répétant à tout bout de champ que tout ça ne nous rendra pas le Congo. Le juke-box chromé clignote au rythme des chansons, *reviens fais-moi l'amour* des tas de petites lampes multicolores, parfois elles s'allument toutes en même temps, *partons ensemble,* et puis à la fin de la chanson, elles s'éteignent en une seule fois, *oh mon amour, oublie-moi, oublie-moi.*

Dans le café, il y a aussi mon cousin obèse qui peut manger toute une banane sans respirer et qui se souvient de toutes les blagues belges qu'il a entendues depuis qu'il est né. Il y a les joueurs de billard avec leurs derrières tout ronds dans lesquels on fonce sauvagement quand on veut leur faire manquer leur coup. Puis il y a les toilettes dans la cour, avec un grand espace sous chaque porte pour troubler la paix de ceux qui se soulagent les viscères.

Mais si je suis là aujourd'hui, c'est à cause des pigeons de l'oncle Robert.

L'oncle Robert est un gros bonhomme de cent cinquante kilos avec un cigare éteint aux lèvres. On ne le voit presque jamais dans le café. Dans une remise à l'arrière, il parle à ses pigeons et il leur apprend à voler pour gagner les concours colombophiles. Il roucoule avec eux et leur offre des bagues, les adorant comme il aurait pu adorer les femmes si la sienne n'était pas si jalouse.

À la veille des concours, l'oncle Robert glisse dans la bague argentée des pigeons un petit papier serré en fin rouleau, message énigmatique dont il se fait un plaisir de conserver le secret.

Comme on est à quelques semaines d'un nouveau concours, je viens voir si l'oncle Robert a déjà choisi le nouveau Champion. Car chaque concours a son favori, et, quelques semaines avant l'épreuve, l'oncle Robert le gave de friandises et le flatte de ses trémolos les plus mélodieux, lui parlant pigeon avec plus de talent et d'habileté qu'un chat.

Le favori est toujours baptisé « Champion », et c'est à la patte de Champion XII que l'oncle Robert accepte finalement, vaincu par l'hilarité générale, de glisser mon petit dessin roulé tout serré tout serré dans la bague argentée.

Une enfant de six ans qui veut envoyer son portrait à Dieu, ça les fait rire comme une bonne blague.

Dans les semaines qui précèdent le concours, je prie chaque soir avec ferveur pour conjurer la malédiction qui pèse sur la lignée des préférés : l'un après l'autre, avec une régularité surprenante, les Champions perdent tous les concours. Ils quittent le nid empâtés par les gâteries, et les mille faveurs des temps derniers les ont rendus drôlement capricieux.

Ils reviennent au bercail une semaine plus tard, ramenant parfois une femelle pour flirter tranquillement au nez et à la barbe de l'oncle Robert.

Alors, trahi, trompé, bafoué et cocu, celui qui aime les pigeons comme il aurait aimé les femmes sort sa carabine et abat de plusieurs plombs l'amant infidèle et sa tourterelle.

Ce qui rend l'oncle Robert fou d'impuissant désespoir, c'est cette liberté vive, comme une part de ciel qui ne lui appartiendra jamais, et qui se drape aux ailes de ses oiseaux qui aussitôt lui échappent.

Je prie pour que Champion XII arrive jusqu'à Dieu qui lui sauvera certainement la vie. Dieu, qui entend déjà mes prières, trouvera à la patte de Champion mon portrait, ce qui Lui permettra de me reconnaître sans se tromper parmi les humains.

6.

Le jour officiel des communions approche à grands pas.

Dans ma famille, on ne fait pas sa communion.

Quand j'insiste pour faire ma communion, papa prétend que, tout ce que je veux, c'est recevoir des cadeaux. Je promets que je ne veux pas de cadeaux.

Alors maman dit que ce doit être pour la robe blanche et longue avec des froufrous. Je ne veux pas de robe blanche à froufrous.

Je veux seulement rencontrer Dieu.

Quand je demande à Dieu de le rencontrer, j'obtiens le silence comme unique réponse.

Un silence infini, un silence issu du cœur silencieux du monde.

Oh Dieu meilleur que le chocolat, je te respire dans les bois mouillés, je te mange avec la colle à papier, Dieu au goût d'amande douce. Et, lorsque tant de douceur m'exaspère, je m'enfonce des cailloux dans les paumes des mains, Dieu de sang et de douleur, Dieu des larmes salées et du silence des suppliciés, je me fais mal sans crier puis le temps d'un battement de cils je cours à nouveau avec le lierre le long des murs, je grimpe de plus en plus haut, je m'étire vers le ciel pour finalement culbuter dans l'herbe, abandon

retrouvé je me nourris de renoncules, fleurs de beurre et beurre tendre du matin dans l'alcool des rosées, je pose ma tête sur le sol, épaule infinie de Dieu.

Je mange le monde pour Te goûter dans Ta chair.

Je mange ce qui ne se mange pas, beurre de cacao et pâte dentifrice, pour Te surprendre là où Tu ne m'attends pas et savourer un peu de Ta présence, Te voler un peu de terre de ma patrie. Comme un affamé de pain chaud, un assoiffé d'eau fraîche, je suis avide de Toi.

La tante de Pascale m'a donné un chapelet en plastique blanc et elle m'a un peu raconté Ta vie. Elle m'a dit qu'en priant beaucoup, je rentrerais dans Ta maison.

Mon vrai Père qui est aux cieux, avec une maison qui tient toute seule dans les nuages.

7.

La grand-mère a fait un dîner chaud ce soir-là.

C'est en mastiquant la viande que quelque chose de très dur vient soudain heurter ma dent. Saisie, je recrache tout dans mon assiette.

C'est un plomb.

La chair que j'ai gardée en bouche prend aussitôt la saveur douce-amère du chagrin. Si tendre dans ma bouche, la chair de Champion XII.

Dans ma bouche qui a tant prié pour lui.

Je ne sais qui haïr le plus : l'oncle Robert, avec sa triste manie des crimes passionnels, ou ma sournoise grand-mère, qui a rôti mon divin messager avec des pommes au four.

Dans ma famille, personne ne m'a jamais parlé de la charité chrétienne, et encore moins du pardon. Et c'est sans une ombre de culpabilité que j'envoie par dessous la table un énorme coup de pied dans les varices de la grand-mère.

Qui ne l'a vraiment pas volé.

8.

C'est la veille du jour des communions que le drame éclate : le chapelet en plastique blanc et le buvard rose avec la prière ont disparu. Je suis bègue, cul-de-jatte, aveugle et sourde. Je ne peux

plus prier. Je touche ma solitude, je la déteste, je me prends en patience, je m'impatiente.

À mes cris nul ne répond. Papa a une tête de loup et maman une figure de renard. Ils disent tous les deux que personne n'a touché à mes affaires, que je n'ai qu'à mieux ranger ma chambre.

Innocence de loup et honnêteté de renard, je les renifle en louchant.

Pour ce qui est de la grand-mère, un œil de patate s'est définitivement logé dans son cerveau: hier, en l'aidant à sortir les poubelles dans la cour, j'ai été assaillie par une vague de coccinelles qui mangeaient des pelures de pomme sur le tas d'immondices. Par dizaines, les bêtes à bon Dieu sont venues embrasser mon visage, mes cheveux, mes bras et mes jambes. Comme j'étais saisie par leur profusion et par l'odeur forte qu'elles dégageaient toutes ensemble, la grand-mère a dit, en riant grassement, que mon bon Dieu ne devait pas se laver très souvent pour sentir comme ça.

C'est pour ça que je ne lui parle plus.

Et en pensée je leur dis à tous: que le vent emporte votre toit et qu'il pleuve sur vos têtes, que la foudre vous brûle les yeux et que le tonnerre vous crève les tympans.

À cause de vous, je ne rencontrerai pas Dieu. Jamais.

À cause de vous j'ai perdu la prière qui est la clef de Sa maison, et je mourrai de froid sans qu'Il le sache, car Il ne sait même pas à quoi je ressemble.

Et comment peut-Il se souvenir que quelqu'un qu'Il ne connaît même pas existe ?

Pourtant, malgré ma tristesse et ma colère, une petite flamme joyeuse brûle en secret dans mon cœur. Parce que c'est sur moi que les coccinelles se sont posées, et que ma petite âme frétillante y voit un signe invisible à l'œil nu.

9.

Le dimanche, jour officiel des communions, il ne m'est rien arrivé.

Ce qui m'est arrivé m'est arrivé le lundi.

Ce qui m'est arrivé ne se voit pas et ne peut pas se toucher.

Ce qui m'est arrivé m'est arrivé dans le plus grand secret de mon cœur.

De mon cœur qui avait cessé d'espérer qu'il lui arrive quoi que ce soit.

Les gens riches de l'immeuble de grand-mère ont fêté un baptême et la grand-mère a reçu quelques dragées emballées dans un carré de tulle blanc. Je le demande à la grand-mère parce qu'il me fait penser à un voile de communiante. Pourtant le toucher immédiat me déçoit: le tulle qui semble si doux et si léger sur les photos est rêche et empesé, il égratigne presque la peau un peu triste de ma joue.

Mais la grand-mère m'arrache brutalement à ma rêverie, on doit sortir faire une course, dépêche-toi, tu ne vas quand même pas prendre cette loque avec toi, bon allez, on y va vite !

Il pleuvine et la grand-mère a recouvert ses cheveux permanentés d'un plastique transparent qui se noue sous le menton avec une cordelette, un de ces trucs de mémé comme elle en a plein.

L'imitant, je pose sur ma tête mon carré de tulle et je décide pour jouer que je suis une communiante. La grand-mère qui n'a pas le temps de jouer continue à marcher trop vite, tirant sur mon bras jusqu'à l'arracher.

Je voudrais lui demander d'aller moins vite, lui dire qu'elle est toujours trop pressée, mais mes yeux clignent et je ne trouve plus mes mots. J'ai l'impression que le ciel devient plus clair. Ce sont les nuages qui font une fenêtre dans le ciel pour laisser passer le soleil.

La grand-mère qui galope de plus belle ne voit pas l'éclaircie, et elle ne sent pas qu'au bout de mon bras, tout près de l'aisselle, une lumière chaude et douce comme du miel coule lentement ses laves dans ma poitrine un peu suffocante.

Je reste bouche bée.

Ce qui m'arrive ne peut pas se voir ni se toucher.

Ce qui m'arrive peut à peine se dire. À tout hasard je dirais: Dieu entre dans la maison de mon cœur et y construit Sa maison.

Ça fait un petit chamboulement, un petit branle-bas de combat qui vous coupe le souffle et les jambes pendant quelques secondes et puis d'un seul coup ça vous entraîne avec une force incroyable bien au-delà de vous-même.

C'est moi à présent qui oblige la grand-mère à courir, à se dépêcher, à me suivre dans ma course folle vers Dieu, vers Celui qui accepte de venir me rencontrer à si vive allure.

Sous le tissu quelconque de ma bête robe de tous les jours, j'ai un cœur tout neuf, un cœur bruyant comme un pétard, flamboyant comme une étoile filante.

– Qu'est-ce que tu fais, sotte fille ? Pourquoi tu ris comme ça ?

Il ne faut pas toujours répondre aux questions des grandes personnes. J'accélère la cadence et la grand-mère à bout de souffle se met brusquement à rire avec moi, à rire de bon cœur, avec son plastique imperméable à la pluie mais qui laisse aujourd'hui passer à son insu un petit peu de Dieu.

La pluie fine a cessé, et les oiseaux qui ont retrouvé leur joie se remettent à chanter. Maintenant, les prières ne doivent plus s'écrire sur un buvard: elles se disent toute seules, à grands coups de vent dans le feuillage des arbres complices.

Maintenant les chapelets s'égrènent avec les notes allègres du refrain des moineaux.

C'est plein soleil, Dieu m'a donné une fête pour moi seule.

Et, très haut dans le ciel, une nuée d'oiseaux prend son envol. Je souris parce que je sais que c'est la famille des frères Champion, Champion XII en tête, qui reviennent du paradis pour gagner le prochain concours colombophile, et en mettre plein la vue à l'oncle Robert!

Copyright: Julie Guerlan

Graphisme: Françoise Hekkers Direction Communication, Presse et Protocole
Éditeur responsable: Henry Ingberg bd Léopold II, 44 1080 Bruxelles

Ministère de la Communauté française Service général des Lettres et du Livre
Bruxelles, septembre 2006